

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

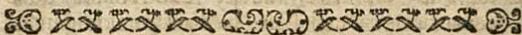
Lettre XXXIX. Suite.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2125

ves, & faire quelque promesse, ou donner quelque esperance à sir Hargrave?

O non, non! répondis-je.

Si vous le pouviez, ajouta-t-il, je suis persuadé que sir Charles & sa sœur vous mépriseroient tous les deux, quelque desintéressés & quelque louables que fussent vos motifs.



LETTRE XXXIX.

Suite.

Lundi matin, Févr. 27.

Quel effroyable jour pour moi que celui de hier, & quelle nuit pire encore, s'il est possible, que la précédente! Je doute que mes prières puissent être exaucées, puisqu'il n'y avoit point cette confiance qui a coutume de les accompagner. Que j'étois heureuse avant que de venir à Londres! Je ne puis écrire; je ne puis rien faire. Mr. Reeves vient d'être averti que sir Charles, Milord L. & les deux sœurs sont arrivés hier au soir. O ma Lucy, pour faire, sans doute, une réponse telle que sir Charles pense qu'un homme d'honneur doit faire. Grand Dieu, quelle sera la fin de ce jour!

A huit heures.

J'ai reçu dans le moment ce billet.

Ma chère Harriet,

Préparez-vous à recevoir un nouvel admirateur:

teur: ma sœur L. & moi, avons résolu de déjeuner avec vous, à moins que vous ne nous contremandez par le porteur de ce billet. Si nous trouvons que vous avez changé quelque chose à votre ajustement du matin, nous vous soupçonnerons de vouloir triompher de nous, persuadée de la supériorité de vos charmes. C'est une résolution subite. Autrement nous vous aurions averti hier au soir; cependant il étoit tard quand nous arrivâmes. Avez-vous été sage? Etes-vous entièrement rétablie? Mais dans une demie-heure, je compte de vous faire cent mille questions.

Mes complimens à nos Cousins.

CH. GR.

Voilà un charmant billet. Miss Grandison, ni sa sœur ne peuvent rien savoir de la terrible affaire, qui m'a donné, & me laissera sûrement un abattement, qui me rendroit fort indifférente sur ce que Miss Grandison insinüe, si je ne m'habillois pas toujours en me levant.

Quel plaisir ne nous auroit pas fait cette visite dans un autre tems! A présent même cependant, nous y trouvons une triste douceur; précisément telle que l'éprouvent les Parens affligés d'un malade desespéré, en voyant entrer un médecin longtems attendu, quoiqu'ils desespèrent en quelque manière de son succès. Mais voilà un carosse qui s'arrête....

O ma chère, ce sont les deux Dames seulement! Bon Dieu!... Sir Charles dans ce moment, dans ce moment, mon cœur me présage....

A

Onze heures.

Mon cœur est un peu soulagé ; il n'est pas cependant sans appréhension... Je tâcherai de vous donner toutes les particularités de ce qui s'est passé dans ces trois heures délicieuses.

J'étois descendue dans la salle avant que les Dames entraissent. Mr. Reeves les reçut à leur carrosse, il donna la main à la Comtesse. Miss Grandison, d'une humeur charmante, entra avec eux. Lady L. dit-elle, voilà premièrement notre Cousine Reeves. La Comtesse après avoir baisé M^{rs}. Reeves, se tourna vers moi ; voilà la petite, dit Miss Grandison, voilà notre Harriet. Lady L. me baisa. Mais comment donc ! dit Miss Grandison en me regardant fixement ; comment Harriet ! Excusez moi, Lady L, dit-elle en prenant ma main, & me menant vers la fenêtre, il faut que je dise un mot à ma petite ; Comment Harriet ! Que veulent dire ces yeux !... Mr. Reeves, mon Cousin, Madame Reeves, qu'y a-t-il donc ?

Aimable Miss Grandison, pensai-je, que cet air charmant va changer dans un moment !

Allons, allons, je veux savoir, continua-t-elle, en me faisant asseoir, s'asseyant à côté de moi, & tenant ma main dans la sienne, je veux savoir toute l'histoire. Je m'efforçai de sourire. Voilà, ma chère, dit-elle, un air de printems, je voudrais bien y être.

Je soupirai : eh bien, mais que veut dire ce soupir ? dit elle : notre Grand-Mère Shirley...

J'espère, Mademoiselle, qu'elle se porte bien. Notre Tante Selby ? notre Oncle Selby ? notre Lucy ?

Tous

Tous fort bien, j'espère.

Que diantre a donc la petite ? Prenez garde de ne me pas donner sujet de vous battre ? Quelqu'un de vos amans s'est-il pendu ? Etes-vous fâchée qu'il n'ait pas trouvé plutôt une corde ? ... Mais allons, nous saurons tout, dans le moment.

Charlotte, dit la Comtesse en s'approchant de moi, vous accablez notre nouvelle sœur : je voudrois bien, ma chère, que vous empruntassiez un peu de cette rougeur de notre sœur cadette. Laissez moi vous tirer des mains de cette étourdie ; j'ai bien de la peine à la tenir dans l'ordre, quoique sa sœur aînée. Il n'y a que mon frère qui puisse la ranger.

Miss Grandison, Madame, est la bonté même.

Nous avons tous été bouleversés, dit Madame Reeves (que je fus bien aise de voir venir à mon secours,) dans la crainte que sir Hargrave Pollexfen...

O Madame, il n'osera pas, il n'en fera rien ; ... Il sera trop heureux que vous le laissiez tranquille, dit la Comtesse.

Il étoit clair qu'elles ne savoient rien du défi.

Vous n'avez rien oui dire de particulier de sir Hargrave ? demanda Miss Grandison.

J'espère, répondis-je, que votre frère n'a pas...

Pas un mot, j'ose assurer.

Vous pouvez penser, Mesdames, leur dis-je, que je dois être extrêmement affectée de la moindre apparence qu'il pût arriver quelque chose à mon libérateur. J'aurois tout à me reprocher ; troubler la paix d'une telle famille...

Allons, dit Miss Grandison, cela est très-bien

bien à vous; cela sent bien la sœur: mais j'espère que mon frère sera ici tout à l'heure.

Milord L., ajouta obligeamment la Comtesse, s'impaticente beaucoup de vous voir, ma chère. Allons, mon amie, si Charlotte fait la méchante, nous nous liguons contre elle; elle ne sera ma meilleure sœur qu'après vous. J'espère que Milord & sir Charles viendront ensemble, s'ils peuvent se débarasser du méchant Everard, c'est le nom d'un parent, que sir Charles ne veut point vous amener sans votre permission.

Mais nous ne les attendrons pas pour déjeuner, dit Miss Grandison: ils n'étoient pas sûrs de venir si tôt, & ils ont souhaité qu'on ne les attendît pas... Allons, allons, donnez nous à déjeuner. Lady L. s'est levée plutôt qu'à l'ordinaire, & je vous ai dit, Harriet, que je suis matineuse. Je ne veux pas manger mes gands, ... Mais il faut que je fasse quelque chose pour divertir ma faim: elle alla au clavecin, & le toucha de manière à faire voir qu'elle pouvoit lui faire dire ce qu'elle vouloit.

Je suivois des yeux ses jolis doigts, tout le monde en faisoit autant; mais le déjeuner arrivant, ... non, dit-elle, je ne veux pas prévenir votre prière, & elle vint se placer auprès de la table, en continuant l'air en chantant. Point de cérémonie, dit-elle, en s'assoyant la première, laissons les complimens aux petites ames; & prenant quelque chose à manger, j'aurai déjeuné, ajouta-t-elle, avant que ces, *je vous prie, Madame, je vous prie, ma chère, soient assises.*

La

La folle ! dit la Comtesse ; voilà , Madame Reeves, les airs qu'elle se donne toujours avec nous. J'aurois cru qu'elle seroit retenue par l'exemple de sa sœur Harriet. Nous l'avons absolument gâtée par notre indulgence. Mais, Charlotte, un bon cœur fert-il par-tout d'ex-cuse pour une tête bizarre ?

Qui ne voit la sœur aînée dans ce discours ? repliqua Miss Grandison. Cependant je suis la créature du monde la plus généreuse ; & personne ne le remarque ; car pourquoi prens-je ces airs ridicules, que pour vous faire briller, Lady L. à mes dépens ?

J'avois toujours sur le cœur la Lettre de ce Bagenhall. Mais comme je n'étois pas sûre si sir Charles n'avoit pas ses raisons pour cacher la chose à ses sœurs, je ne savois comment entamer la matière. Mais, pensai-je, ne puis-je pas en tirer quelque chose pour ma tranquillité, & laisser à la discrétion de sir Charles, la manière de révéler la chose à ses sœurs, ou de faire ce qu'il voudra ?

Arrivâtes-vous samedi, dis-je à la Comtesse, ne sachant par où commencer, à la charitable maison de Colnebrooke, mon azyle ?

Oùï, ma chère, & je ferai bien plus de cas de cette maison, pour avoir servi de retraite à une personne si estimable.

On vous a parlé, Mesdames, je suppose, de cette Lettre de Wilson à sir Charles.

Oùï, & nous avons été bien charmées de voir un tel complot si heureusement renversé.

Le postscriptum m'inquiète.

Qu'y a-t-il donc ?

Que

Que sir Hargrave ne respire que vengeance.

Sir Charles ne nous en a rien dit : mais il est assez vraisemblable qu'après une telle mortification, un homme extravague, & menace. J'ai ouï dire que la honte ou le mal le tient encore dans sa chambre.

Dans ce moment, un carosse s'arrêta à la porte, & sur le champ, c'est Milord L. & sir Charles, dit Miss Grandison.

Je n'osai me fier à ma joie, je sortis en hâte par une porte, comme si j'eusse oublié quelque chose, & ils entrèrent par l'autre. Je me sauvai dans la salle de derrière... Dieu soit loué ! Dieu soit loué ! m'écriai-je. Ma reconnoissance étoit trop forte pour mon cœur. Je crus que j'allois tomber en foiblesse.

Vous étonnez-vous, Lucy, que j'aie été si fort affectée, après avoir été dans une aussi affreuse incertitude, & m'être formé des idées aussi terribles du danger où étoit exposé le meilleur des hommes, uniquement pour m'avoir sauvé ?

On revient bien plutôt, à ce que je m'imagine, des surprises de joie, sur-tout quand leur principal ressort est la reconnoissance, que de celles qui viennent de passions plus orageuses. M^{re}. Reeves vint vers moi : ma chère, me dit-elle, votre sortie sera remarquée. J'allois venir, lui dis-je, je rentrai en effet.

Sir Charles me salua fort respectueusement ; Milord en fit de même. Permettez moi, Mademoiselle, me dit sir Charles, de vous présenter Milord L. ; c'est notre frère... Voilà notre sœur Harriet retrouvée, Milord.

Où,

Oùï, mais sir Charles, dit Miss Grandison, Miss Byron, & Mr. & M^e. Reeves, se sont tourmentés d'un postscriptum de la Lettre de ce laquais. Vous ne nous en avez rien dit.

Est-ce qu'on s'embarasse de postscriptum, Charlotte, à moins que ce ne soit des Lettres d'une Dame? Un mot, je vous prie, ma bonne Miss Byron, me dit-il, en prenant ma main, & me conduisant à la fenêtre.

Je rougis comme une folle; je sentoïis mon visage tout en feu.

O Lucy! que le sentiment de son infériorité remplit une ame qui a quelque générosité, quand elle se sent chargée d'obligations qu'elle ne peut reconnoître!

Ma sœur Charlotte, me dit-il, étoit impatiente de vous présenter sa chère sœur. Lady L. étoit aussi impatiente de vous voir. Milord L. souhaitoit avec un égal empressement l'honneur de faire connoissance avec vous. Elles me pressoient d'introduire Milord. Je croyois que c'étoit une visite trop précipitée, qui pourroit blesser votre délicatesse, & qu'il sembleroit que Charlotte & moi voulions tirer avantage de l'heureuse occasion qui s'est présentée de vous rendre un service ordinaire. Je crois voir que cela vous fait quelque peine. Pardonnez moi, Mademoiselle, une autrefois je suivrai mon propre sentiment. Soyez seulement assurée que c'est votre mérite qui vous a attiré cette visite, & non point le petit service que nous vous avons rendu.

Je ne fus pas fâchée de ce compliment poli, qui m'ai-

m'aïdoit à m'excuser de l'air de folle qu'il me devoit trouver, n'en sachant pas la vraie cause.

Vous êtes extrêmement obligeant, Monsieur, lui dis-je; Milord & Milady L. me font beaucoup d'honneur. Miss Grandison ne pouvoit me faire un plus grand plaisir. En pareille compagnie, je ne suis qu'une personne fort ordinaire. Mais ma reconnoissance ne me permettra jamais de regarder votre protection comme un service ordinaire. Je suis seulement inquiète pour les suites. J'aurois tort de parler de ma reconnoissance, si je n'avois que les menaces dont on parle, & le postscriptum de Wilson, m'ont fait craindre que vous ne soyez exposé à cause de moi.

Cela ressemble bien à Miss Byron, me dit-il; mais quelles que pussent être les conséquences, pouvez-vous penser, Mademoiselle, qu'un homme avec quelque sentiment, pût se conduire autrement que je ne l'ai fait? N'aurois-je pas été charmé que quelqu'un fit la même chose pour ma sœur Charlotte? Pouvois-je conserver plus de modération? Je n'ai que des sujets de satisfaction, en regardant en arrière; & cela ne m'arrive pas toujours: il n'y aura aucune conséquence, si je n'y suis forcé pour ma propre défense.

Nous parlions assez haut pour être entendus; & Miss Grandison nous joignant; dites nous, je vous prie, mon frère, dit-elle, s'il y a quelque sujet de craindre sur la Lettre de ce laquais?

Vous ne pouvez pas douter, ma sœur, que sir Hargrave ne tempête, & ne menace: perdre une telle prise, si près de se voir à son but, ce-

la ne peut qu'affecter beaucoup un homme de sa trempe. Mais faut-il s'inquiéter pour des mots? Des hommes d'un vrai courage ne menacent pas.

Puis-je vous dire un mot, sir Charles, dit mon Cousin Reeves.

Ils passèrent dans la salle de derrière, où Mr. Reeves lui montra la Lettre de ce Bagenhall.

Il la lut: voilà une singulière Lettre, dit-il, en la lui rendant; mais, je vous prie, qu'en dit Miss Byron? Y fera-t-elle quelque attention, par égard pour ma sûreté?

Vous pouvez penser, Monsieur, qu'elle est dans une grande perplexité.

A la bonne heure, sensible comme elle est, & aiant déjà de trop grandes idées de ce qui s'est passé, elle peut être en peine: mais hésite-t-elle un moment sur le parti qu'elle doit prendre? Ne méprise-t-elle pas la Lettre & celui qui l'a écrite? J'ai cru Miss Byron...

Il s'arrêta, sa voix & ses yeux s'animoient; c'est la première fois, dit Monsieur Reeves, que j'ai cru que sir Charles pouvoit se passionner.

Je voudrois, Lucy, qu'il ne se fût pas arrêté; j'aurois voulu qu'il dît ce qu'il pensoit de Miss Byron. Je vous avoué que je serois très-fâchée, si sir Charles Grandison avoit mauvaise opinion de moi.

Vous pouvez penser, Monsieur, lui dit mon Cousin, que Miss Byron...

Je vous prie, Monsieur Reeves, pardon si je vous interromps. Quelle mesure a-t-on pris sur cette Lettre?

Au-

Aucune, Monsieur.

On ne lui a pas fait l'honneur d'y témoigner la moindre attention?

Non.

Et ces hommes lâches (car tout homme qui serend coupable d'une bassesse préméditée est un lâche) pourroient-ils supposer, qu'on m'engageroit à demander excuse pour ce que j'ai fait. Personne, Monsieur Reeves, ne seroit plus disposé que moi à demander pardon, même à mon inférieur, si j'avois quelque tort. Mais un Prince ne me feroit jamais soumettre à desavouer une bonne action.

Mais, sir Charles, puis-je vous demander si sir Hargrave vous a effectivement envoyé un cartel? Bagenhall vous a-t-il porté une Lettre?

Oui, Monsieur, mais qu'est-ce que cela fait, Monsieur Reeves? J'ai promis une réponse pour le lundi. Je n'aurois pas voulu seulement penser à prendre la plume, dans une pareille occasion, pour interrompre un moment le plaisir que je me promettois à revoir une sœur & un frère chéris. Je lui ai envoyé une réponse aujourd'hui.

Vous lui avez répondu, Monsieur! Ah je crains bien...

Vous n'avez point de raison de craindre, je vous assure, Monsieur Reeves. Mais que mes sœurs & Milord ne sachent rien de tout ceci. Ne pouvant avoir moi-même la moindre inquiétude pour moi, je ne voudrois pas avoir à essuyer les craintes inutiles, de personnes à qui je ne voudrois faire que du plaisir. Une peine imaginaire pour ceux qui la croient plus qu'ima-

ginaire, est un mal réel; & je ne puis voir mes amis malheureux.

Avez-vous accepté, Monsieur, avez-vous...

Je ne me suis trouvé que trop souvent dans de pareilles affaires, Monsieur Reeves. Je n'ai jamais tiré l'épée que pour ma propre défense, & quand je n'avois pas d'autres moyens. Je n'ai jamais pu souffrir une insulte faite à dessein. Je suis naturellement emporté; vous ne savez pas ce qu'il m'en a coûté pour me surmonter. Mais j'ai trop souffert par mes regrets, lorsque la passion m'a entraîné, pour ne pas tâcher d'en reprimer les premiers mouvemens.

J'espère, Monsieur, que vous n'irez pas au rendez-vous...

Je n'irai jamais à aucun rendez-vous, pour un duël, Monsieur Reeves. Je ne suis pas assez poltron pour craindre de passer pour tel. J'espère qu'en général on connoit assez mon courage, pour ne pas m'insulter dans une pareille idée. Pardonnez moi, Monsieur Reeves, cet air de vanité; mais je ne vis pas pour les autres, je vis pour moi-même, & suivant ma conscience.

Monsieur Reeves l'applaudissoit du geste & des yeux, sans avoir la force de parler. C'est le cœur, m'a dit mon Cousin, qui prononçoit ces derniers mots; & son visage paroïssoit lumineux à mes yeux?

Il y a, Monsieur Reeves, beaucoup de mauvais usages qui m'affligent, mais aucun plus que le duël prémédité. Où est la magnanimité d'un homme, qui ne peut se mettre au dessus des bruits populaires? Combien de familles privées

d'un père, d'un frère, d'un fils, ont pleuré toute leur vie le malheureux recours à cette horrible pratique ! Un homme qui défie son frère, dans une querelle particulière, doit premièrement défier son Dieu ; & quelles peuvent être ses esperances sinon d'être un meurtrier ; de faire un mal irréparable à la famille innocente, & à tous ceux qui dépendent du mort ? Mais puisque vous avez été instruit si avant de cette affaire, par cette Lettre inexplicable que vous m'avez montrée, je vous ferai voir celle de sir Hargrave. La voici.

Vous fites bien, sir Charles Grandison, de me laisser votre nom. Mes coquins étoient trop loin de leur maître, pour pouvoir apprendre par les marques ordinaires, qui étoit celui qui insulta sur le grand chemin un homme innocent, innocent du moins par rapport à vous. Il est clair que vous avez compté d'entendre parler de moi ; & vous auriez eu plutôt de mes nouvelles, si les effets de la surprise dont vous profitâtes inhumainement, m'avoient permis de quitter ma chambre. Je vous demande la satisfaction due à un Cavalier. Vous pouvez choisir le tems, pourvu que ce ne soit pas plus tard que Mercredi, ce sera assez, je suppose, pour mettre ordre à vos affaires ; mais le plutôt sera le mieux. Ce sera, si vous n'avez point d'objection, à la Sablonnière de Kensington. Je porterai des pistolets pour vous donner le choix ; ou vous en apporterez au mien, comme il vous plaira. Je laisse le soin du reste à mon digne ami, Mr. Bagenhall, qui veut bien vous porter cette Lettre de ma part, & à

ce-

celui que vous voudrez choisir de votre côté.
En attendant, je suis

Votre très-humble serviteur,

Samedi. HARGRAVE POLLEXFEN.

Je dois avoir la copie de ma réponse quelque part, la voici. Vous la trouverez peut-être un peu longue, Monsieur Reeves, pour un pareil sujet. Si sir Hargrave m'avoit mieux connu, six lignes auroient pu suffire.

Monsieur,

Monsieur Bagenhall me remit votre Lettre samedi dernier, au moment où je montois en voiture pour sortir de ville. Ni son contenu en général, ni le tems ne m'obligeoient à déranger mes mesures. Ma sœur étoit déjà dans la voiture. J'aurois mal fait d'inquiéter une femme; j'ai beaucoup d'amis; j'ai beaucoup de plaisir à leur en faire. Je promis une réponse pour lundi.

La voici... J'ai toujours refusé (& l'occasion ne s'en est présentée que trop souvent) de tirer l'épée sur un défi & un cartel en forme. Cependant, l'habileté que je prétens avoir dans les armes, me donne lieu de penser, qu'en le refusant, je consulte plus ma conscience que ma sûreté.

Avez-vous des Parens, sir Hargrave? Vous aiment-ils? Les aimez-vous? Souhaitez-vous de vivre pour l'amour d'eux, pour l'amour de vous? Avez-vous des ennemis à qui votre mort prématurée fît plaisir? Ecoutez ces considérations; elles auront toujours beaucoup de poids sur moi. Je suis de sens froid. Vous ne pouvez l'être. C'est à ceux qui sont de sens froid,

R 2

dans

dans ces occasions, à faire penser ceux qui sont échaufés. Cependant comme il vous plaira.

Encore une question, je vous prie. Si vous pensez que je vous ai fait tort, est-il prudent de me mettre au hazard, si même ce n'est qu'un hazard de vous faire un tort encore plus grand?

Vous étiez engagé dans une entreprise illégitime. Si vous ne vous sentez pas prêt à agir envers moi en pareille occasion, comme je l'ai fait envers vous, permettez moi de vous le dire, Monsieur, vous n'êtes pas un homme d'honneur, tel qu'un homme d'honneur doit se croire obligé de le traiter sur le pied d'égal.

Je ne profitai point inhumainement de mon avantage, Monsieur. Vous me portâtes un coup: je ne vous le rendis point. Vous aviez du désavantage de n'avoir pas quitté votre voiture, après la botte que vous m'aviez poussée, vous devez me remercier de ce que je n'en profitai pas.

Je n'aurois pas été fâché de pouvoir accorder à la Dame la protection qu'elle demandoit, avec moins de mal pour vous. Je ne pouvois avoir aucun mauvais dessein dans ce que je fis: cependant j'avois, & j'ai encore, une juste horreur de la violence dont vous étiez coupable envers une femme sans secours, & qui, comme je l'ai trouvé depuis, méritoit de vous les meilleurs traitemens; qui les mérite de tout le monde, & dont la vie a été en danger par cette violence.

Je vous écris une longue Lettre, parce que je ne me propose que d'écrire. Pardonnez moi, si je vous répète que des gens qui ont agi comme
vous

vous & moi, & à l'égard de la Dame & à l'égard l'un de l'autre, ne peuvent, quand même leurs principes leur permettroient de se battre, se mesurer sur un même pied.

Si l'on m'insulte sur mon refus, & qu'on m'oblige de me défendre, on trouvera qu'avec mes seules armes, je ne serai pas intimidé par le nombre. Cependant en ce cas même, j'aurois mieux me tirer d'affaire par toute autre voie que l'honneur peut permettre, qu'en tuant, ou estropiant personne. Ma vie n'est point à moi, beaucoup moins celle des autres. Celui qui pense autrement, je puis le mépriser d'aussi bon cœur qu'il peut me mépriser moi-même. Et si un tel homme s' imagine avoir quelque droit sur ma vie, qu'il la prenne, mais je ne lui laisserai pas le choix de la manière.

En un mot, si quelqu'un a quelque chose contre moi, & ne veut pas se soumettre aux loix de son païs, mes allées & mes venuës sont toujours connuës, on peut me trouver à toutes les heures du jour, par-tout où mes affaires m'appellent naturellement. Mon épée est une arme défensive, & non point offensive. Je ne porte des pistolets qu'en voyage, pour faire peur aux voleurs. Et j'ai trouvé quelquefois une arme moins dangereuse, suffisante pour repousser une insulte. A présent, si sir Hargrave Pollexfen est sage, il se croira redevable de cette salutaire représentation, ou comme il lui plaira de l'appeller, à
Son très-humble serviteur,
 Lundi
 CHARLES GRANDISON.

Monseigneur Reeves pria sir Charles de permettre
 R 3 qu'il

qu'il me montrât cette Lettre. Vous le pouvez, dit-il, Monsieur Reeves, puisque je ne prétens point me trouver dans un rendez-vous avec sir Hargrave.

Comme je n'ai pas demandé la permission d'en tirer copie, je vous prie, Lucy, de ne pas la laisser voir hors de votre cercle.

Je n'ai sûrement pas besoin de vous dire combien j'en ai été charmée. Je ne doute pas que vous ne le soyiez également. Cependant, comme sir Charles ne croit pas que sir Hargrave laisse l'affaire là, & qu'en effet, dit-il, il ne le peut pas, suivant les idées d'honneur reçûes, pensez-vous que je sois tranquille, étant la cause de tout cela?

Il est évident que sir Charles est tranquille lui-même: il se gouverne par d'autres principes, que ceux du faux honneur, & montre la vérité de ce que dit sa sœur, qu'il regarde premièrement à son devoir, & ensuite à ce qu'on appelle honneur. Que la connoissance de ces rares qualités, l'élève dans mon esprit! En vérité, Lucy, il me semble quelquefois sentir, comme si ma gratitude lui avoit dressé un trône dans mon cœur; mais seulement comme à un intime ami, à un frère bien-aimé. Mon respect pour lui est trop grand... Soyez sûre, ma chère, que ce respect me retiendra toujours dans de justes bornes.

Sir Charles, & Mr. Reeves aiant rejoint la compagnie, la conversation prit un tour général. Mais accablée sous le sentiment de mes obligations, j'avois perdu toute ma vivacité. Mon cœur, comme le dit Miss Grandison, est, je crois, un orgueilleux. Et quand je pense à

ce

ce qui peut arriver encore; qui fait même s'il ne peut pas y avoir un assassinat, soit par ressentiment pour quelques traits fort vifs de la Lettre de sir Charles, soit parce que le malheureux doit porter jusqu'au tombeau les marques de son aventure. Je ne puis regarder cet homme si aimable, qui semble posséder son ame en paix, sans sentir pour lui un vif intérêt, & même une tendre peine, en pensant, qu'à présent, si gai, si heureux, faisant la joie de tous ses Parens, il peut, & peut-être dans quelques heures... Comment puis-je soutenir mes horribles pensées!

D'autrefois, à la vérité, quand il regarde d'un autre côté, je jette sur lui un œil de complaisance, en pensant qu'il est le seul homme sur la terre, à qui dans une pareille extrémité, j'eusse voulu avoir de telles obligations. Un mérite aussi modeste, me dis-je en moi-même, ne peut mettre quelqu'un mal à son aise. Il regarde la protection qu'il m'a accordée comme un service ordinaire. Il est accoutumé à faire des choses grandes & généreuses. Je pourrois avoir cette obligation à un homme d'une fortune assez modique, pour penser à tirer de ses risques pour moi, des avantages, que la prudence ne m'auroit pas permis d'accorder, & ma reconnaissance n'auroit pas été peu embarrassée.

Mais ici, mon cœur est laissé absolument libre; & d'ailleurs, me disois-je quelquefois en le regardant, sir Charles Grandison est un homme pour qui je ne voudrois pas avoir de l'amour. Avoir tant de rivales! Le voir si fort admiré! Les femmes n'attendent pas qu'on leur fasse les

avances, comme disoit une fois Miss Grandison ! D'ailleurs son cœur doit être à l'épreuve contre ces sentimens tendres, qui deviennent ardeur & passion dans le cœur d'un homme occupé d'un premier & d'un seul objet.

Je gagerois, ma Lucy, si l'on pouvoit en savoir la vérité, que, quoique sir Charles ait à Canterbury, ou ailleurs, sa douzaine de Dames qui mourroient de douleur s'il se marioit, il n'en connoit pas une qu'il aime mieux que les autres. Et ce n'est que raison, & que justice, si elles n'attendent pas qu'on les prie.

Miss Grandison nous invita, Mr. & M^e. Reeves & moi, pour dîner, & pour passer la soirée, mercredi. L'invitation fut bien reçue.

La Comtesse témoigna qu'elle étoit contente de moi. Je fis une si pauvre & si fotte figure pendant toute la visite, qu'il falloit qu'elle fût bien généreuse, & que Miss Grandison l'eût bien prévenuë en ma faveur.

N'attendez-vous pas depuis longtems que je vous fasse connoitre Milord, & Milady L. comme je suis accoutumée de vous faire le portrait de tous ceux que je vois ?

Surement, dites-vous.

Fort bien, mais je ne suis pas toujours disposée; & en vérité, je suis si fort abbatuë par ceci, & par cela, que j'ai perdu toute cette vivacité qui animoit mon cœur & ma plume, & me faisoit trouver du plaisir à écrire, parce que je savois que vous aviez tous la condescendance de vous plaire aux folies de votre Harriet.

Lady L. a une année de plus que sir Charles; mais elle a un air de douceur, & une dé-

licatèſſe dans les traits, qui la rendent fort aimable : on lui donneroit deux ou trois ans de moins qu'elle n'a. Elle eſt grande, & a la taille fine, elle a tous les avantages de la ſanté & d'un bon temperament dans un haut degré. Il y a quelque choſe de plus noble & de plus vif dans l'air & les traits de Miſs Grandiſon que dans ceux de Lady L. mais celle-ci a un air de douceur & de complaiſance, qui fait qu'on la craint moins que ſa ſœur. Vous êtes décidé à aimer l'une à la première vuë : vous demanderiez volontiers à l'autre la permiſſion de l'aimer, & vous lui promettriez que vous le voudrez, ſi elle veut vous épargner; & cependant il en faut paſſer par là qu'elle le veuille ou non.

Lady L. eſt pour ſon mari, ce que je m'imagi- ne que toute brave femme devoit ſouhaiter qu'on la crût pour le ſien. La conduite de Milord avec elle, & d'elle avec lui, eſt libre, quoique reſpectueuſe, tendre, ſans être trop careſſante. On voit dans leurs yeux l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre. Tous les mariages que l'amour fait ne ſont pas heureux, celui-ci en eſt un, & il lui fait honneur. Chacun parle de Lady L. avec affection & avec reſpect, comme d'une femme ſage & prudente. Miſs Grandiſon, à cauſe de ſa vivacité, ne montre pas ces qualités autant qu'elle les a; & contente de ſon propre cœur, elle eſt au deſſus de l'inquiétude ſur ce que les gens en penſent.

Milord L. n'eſt pas beau, mais il eſt d'une figure fort agréable : il a l'air d'un bon & honnête homme, & d'un homme ſenſé; & ſon air ne trompe pas. Il a un air de qualité, l'air d'un bon



Gentilhomme Breton, d'un de ceux, je m'imagine, que leur extérieur, & leurs manières auroient fait respecter, dans des tems moins corrompus, il y a cent ou deux cens ans, ou je ne sai combien.

On me fera l'histoire de Milord & de Milady L. & de leurs familles; de leurs amours, de leurs traverses, & des obligations qu'ils disent avoir à leur frère, pour qui Milord & Milady L. ont une amitié, qui paroît dans chaque mot, dans chaque regard.

Que dirons-nous, ma chère, de ce frère? Tous ceux qui le connoissent lui sont-ils obligés; & n'y a-t-il point de moyen de l'égaliser en rien? Je m'impatiente d'avoir quelque conversation particulière avec Miss Grandison: je découvrirai peut-être le secret qu'il a de rendre chacun glorieux de reconnoître sa propre infériorité par rapport à lui.

Je voudrois presque pouvoir, pendant que je serai à Londres, consacrer la moitié de mon tems à cette aimable famille, sans être cependant importune. L'autre moitié doit être pour mon Cousin & ma Cousine Reeves. Je ne les dédommagerai jamais de toute la peine que je leur ai donnée.

Que j'attends impatiemment mercredi pour voir toute la famille de Grandison. Ils y seront tous... J'attends ce jour pour bien des raisons: cependant ce sir Hargrave...

Je vous ai écrit, ma chère, selon ma coutume, sans aucune réserve. Je sai que je suis exposée plus que jamais aux remarques de mon Oncle. Mais s'il ne veut point avoir égard à
la